

Les pharaons de l'aube

Par Pierre Forni

Historama N°56 - octobre 1988

Quand les pharaons s'appelaient encore « les serviteurs d'Horus », quand les mastabas tenaient lieu de pyramides... L'histoire de l'Égypte ne commence pas avec Ramsès II. Quarante siècles avant l'ère chrétienne, sur la « terre noire », don sacré du Nil, règnent les maîtres absolus des hommes et des choses.

En construisant des tombeaux prêts à défier le temps, ils rêvent déjà d'éternité.

L'évocation de l'Égypte antique suscite inmanquablement la naissance d'une série d'images aussi flamboyantes que stéréotypées : le soleil et le sable, le Nil et les obélisques, les momies et les boeufs sacrés, au milieu desquelles surgissent, parfois, comme de lumineuses balises, les noms mille fois répétés de Néfertiti, de Ramsès II ou de Toutankhamon.

En dépit de l'originalité de sa civilisation, l'Égypte antique, dont l'histoire tumultueuse s'étale sur plus de trois mille cinq cents ans, apparaît, aux yeux fascinés de la plupart de nos contemporains, comme un long fleuve tranquille dont aucun obstacle ne saurait déranger le cours.

Cette unité apparente, cette pérennité des arts, des coutumes et des lois ont fini par troubler la mémoire des amateurs d'égyptologie, qui négligent cette notion de durée, oubliant souvent que, si un siècle à peine sépare les règnes de Ramsès II et de Toutankhamon, plus de dix éloignent les souverainetés d'Akhenaton et de Khéops. Dans ces conditions, il n'est pas inutile de rappeler que, bien avant que soit décidée la construction de la Grande Pyramide, d'autres pharaons, injustement oubliés, jetaient les bases sur lesquelles allait reposer le système dynastique le plus étrange mais, surtout, le plus durable de toute l'histoire de l'humanité.

Ainsi, près de mille quatre cents ans avant que succombe le petit roi le plus célèbre du monde, un pharaon remarquable s'efforçait d'inscrire, pour l'éternité, son nom dans la pierre et de cacher, au regard des mortels, son corps divin dans les profondeurs de Saqqarah. Il se nommait Néterikhet (« Plus divin que le corps des dieux ») - tout un programme ! Mais les chroniqueurs de la XIIe dynastie le baptisèrent Djoser.

Lorsqu'il succède à son père, Khasékhem, vers 2686 avant Jésus-Christ, le pays de Kemit, « la terre noire », a déjà une longue tradition historique.

Avant l'époque des premières dynasties, vers 3300 avant l'ère chrétienne, l'Égypte avait été divisée en deux royaumes, dont les capitales étaient Buto, pour le Nord, et El Kab, pour le Sud. Les rois de ces deux États primitifs, que les documents postérieurs désignent sous le nom de « serviteurs d'Horus », furent rapidement considérés comme des êtres à demi divins, doués d'une longévité prodigieuse. Vers 3200, les souverains du Sud annexèrent les États du Nord. Une tête de massue en calcaire, trouvée à Hiérakonpolis, relate la victoire de l'un de ces rois méridionaux, le « roi Scorpion », qui tenta, à cette époque, l'unification des deux royaumes. Il eut sans doute pour successeur le roi Narmer, souvent identifié au légendaire Ménès, qui acheva l'unification commencée par son prédécesseur en écrasant les petites armées des nomes rebelles.

Un souverain à l'autorité absolue

A partir du début du 32e siècle avant Jésus-Christ, les rois du Sud installent leur capitale à This, qui donnera son nom aux deux premières dynasties Thinites. Cette ville, qui n'a pas encore été retrouvée, devait se situer dans le voisinage de la nécropole d'Abydos. Cette période, marquée par des guerres de conquête et par le développement de relations commerciales, toujours plus lointaines, se caractérise par la mise en place des principaux piliers de la civilisation égyptienne. Protégés, à l'ouest et à l'est, par des déserts infranchissables, au sud, par des cataractes qui rendaient impossible la navigation sur le fleuve, les peuples de la vallée du Nil se consacrent désormais à des activités essentiellement agricoles, tributaires du retour annuel de la crue du fleuve.

Dès le mois de juillet, le Nil envahissait la vallée, atteignant son cours le plus haut vers la fin du mois de septembre. En décembre, le fleuve généreux regagnait son cours, laissant aux hommes le soin de tirer le meilleur profit d'une manne organique incomparable, le limon noir, qui constituait la plus précieuse richesse du pays.

Pour produire ses effets bienfaisants, la crue avait, évidemment, besoin de l'intervention massive des paysans, mais également d'un pouvoir central puissant capable de coordonner en même temps, d'un bout à l'autre de l'immense vallée, le creusement des canaux d'irrigation et de drainage, la construction des digues et des barrages, la juste répartition des terres et de l'eau.

Ce rôle de grand planificateur échut au roi, dont l'autorité, d'origine divine, devint absolue. Le monarque thinite, protégé d'Horus, mit rapidement son pouvoir sous la protection des déesses vautour et uraeus Nekhbet et Ouadjet, qui régnaient autrefois sur les deux capitales d'El Kab et de Buto.

Dès cette époque, la monarchie égyptienne comprit qu'elle tirerait une grande partie de sa force et de sa légitimité dans le constant rappel du passé et de la tradition.

Plusieurs cérémonies religieuses et rituelles, qui perdureront jusqu'à la fin de l'histoire égyptienne, prennent naissance sous le règne de ces premiers rois. Ainsi, la cérémonie d'intronisation du pharaon rappelait régulièrement aux sujets du nouveau maître du pays que l'Égypte était née de la fusion des deux anciens royaumes. Au cours de cette fête, le roi, coiffé de la couronne blanche de Haute Égypte, montait sur une estrade, sur laquelle était placé un trône. Puis, coiffé de la couronne rouge de la Basse Égypte, il recommençait le cérémonial. Il fichait ensuite en terre un piquet autour duquel s'entrelaçaient les plantes symboliques de la Haute Égypte et de la Basse Égypte, signifiant, par ce geste, que la réunion de double pays était consommée. Enfin, le maître de la double couronne exécutait une course à pied autour d'un mur, souvenir lointain de la muraille que les souverains du Sud avaient peut-être été contraints d'édifier pour se protéger des gens du Delta. Une autre cérémonie, la fête Sed, semble avoir pour origine une tradition primitive, qui impliquait que tout souverain ayant régné trente ans pouvait être déposé et parfois mis à mort.

Mort, il protège toujours ses sujets

A l'époque thinite, la finalité de cette cérémonie a évolué, et il semble bien que le pharaon, au lieu d'être déposé, renouvelait, comme au temps de son intronisation, son apparition de roi de Haute et de Basse Égypte. Ce rajeunissement, dans lequel il puisait de nouvelles forces, lui permettait de commencer véritablement un nouveau règne.

Enfin, le roi ayant un caractère divin, les fêtes célébrées en l'honneur des dieux étaient très importantes.

Celle d'Horus, dont le monarque se prétendait l'incarnation, revenait tous les deux ans. D'autres dieux étaient également fêtés à intervalles plus ou moins réguliers. A Saqqarah on rendait hommage à Sokar, dieu de Memphis, à Coptos au dieu Min ; partout, on adorait Anubis, Sed, ou Yamte.

Vers la fin de la IIe dynastie, le pharaon Péribsn abandonne brusquement le culte d'Horus au profit de celui du dieu Seth. Ce roi « hérétique », qui prit le risque de bousculer l'esprit traditionaliste des Égyptiens, rétifs à tout changement d'orientation religieuse, avait sans doute de bonnes raisons d'agir de la sorte. L'Histoire ne nous dit rien de ses motivations mais retient seulement que, après sa défaite, son successeur Khasékhem (les deux puissants se lèvent en lui), restaurateur de l'ancienne religion, fit désormais figurer à égalité, sur ses stèles, les symboles d'Horus et de Seth, réconciliés.

Khasékhem rétablit l'unité de l'Égypte, léguant à son fils Djoser un état prospère et puissant. C'est sous le règne de ce nouveau pharaon que la monarchie et la civilisation égyptiennes allaient prendre leur essor et leur caractère définitif.

Tout le système de l'Égypte pharaonique, nous l'avons vu, reposait sur la conception de la royauté divine. Incarnation du dieu faucon Horus, fils du dieu solaire Osiris, le roi était considéré comme l'interprète et l'agent de la force vitale qui anime le monde. Sans lui, l'univers et la communauté des hommes risquaient à tout moment de sombrer dans le chaos. Maître absolu des hommes et des choses, il administrait, et régissait toute l'activité économique ; propriétaire de toutes les terres il continuait de protéger son palais et ses sujets après sa mort. C'est pourquoi, très vite, les rois s'efforcèrent d'édifier des tombeaux capables de défier les siècles.

Comme ses nombreux prédécesseurs, Djoser s'attelle consciencieusement à la tâche.

Souverain temporel, il choisit d'installer sa capitale à la jonction des deux royaumes. La ville, ceinte d'une grande muraille à redents en brique crue, revêtue d'un enduit immaculé, prit le nom d'Ineb-hedj (« les Murs blancs »). Elle allait devenir Memphis.

Ensuite le roi, aidé par un architecte et un administrateur de génie, le fameux Imhotep, entreprit d'édifier à Saqqarah un ensemble funéraire colossal. Le site choisi abritait déjà les sépultures des pharaons des deux premières dynasties. Les tombes des premiers rois de l'Égypte étaient constituées par de vastes superstructures en brique crue, en forme de banquette, que Mariette baptisa mastabas. Ces souverains, maîtres des deux couronnes, recevaient deux sépultures, l'une située à Saqqarah, l'autre, généralement un cénotaphe, à Abydos. Djoser disposera également, mais sur le site même de la nécropole de Memphis, d'un double tombeau, l'un pour le prince vital, ou Ka (le double du mort), l'autre pour son corps momifié.

Le chantier, qui s'étendait sur plus de 15 hectares, mobilisa pendant des années des milliers de travailleurs.

Imhotep dirigeait sans doute ces grands travaux depuis Memphis, veillant scrupuleusement sur les chantiers d'extraction de pierre d'Assouan et de Tourah, qui fournissaient le granit et le calcaire.

Pour faciliter l'ascension de l'âme du roi vers le séjour des dieux ; l'architecte en chef, qu'un cartouche du pharaon Djoser qualifie de « Premier après le roi de Haute Égypte, chancelier du roi de Basse Égypte, administrateur du grand palais, noble héréditaire, grand prêtre d'Héliopolis », imagina d'élever une pyramide en forme d'escalier, haute de 62,50 mètres. Cette pyramide en pierre équarrie fut érigée en trois phases principales ; la première se limita à édifier un mastaba, peut-être pour masquer les tombes du frère de Djoser, Sanacht, et celles de plusieurs

membres de la famille royale. La deuxième et la troisième phases permirent de développer sur le mastaba d'origine la pyramide définitive à six degrés.

Cet iceberg de pierre cachait un nombre extraordinaire de galeries, de passages et de chambres, ainsi que les magnifiques appartements royaux de Djoser, aux murs couverts de faïences bleues.

Ces appartements, qui conduisaient au caveau du pharaon, rappelaient symboliquement le palais du roi. Ils étaient entourés d'un simulacre de murs, ornés de stèles figurées relatives à la cérémonie du Heb Sed.

Tout autour de la pyramide, Imhotep aménagea, au fil des ans, les autres parties du complexe funéraire, « les maisons du Sud et du Nord », qui symbolisaient les deux royaumes de l'Égypte, le temple funéraire placé à l'arrière de la pyramide, le hall d'entrée et la grande cour sud, ou cour du jubilé, bordée par les très nombreuses chapelles du Heb Sed.

Deux de ces huit chapelles contenaient une niche, abritant sans doute, autrefois, une statue du roi. Enfin une vaste enceinte, décorée de 14 fausses portes, qui rappelait les « murs blancs » de la capitale, délimitait l'ensemble monumental.

Des sarcophages de granit de 70 tonnes

Après sa mort, le corps du grand roi fut confié aux mains expertes des embaumeurs. Transporté en grande pompe de Memphis à Saqqarah, le roi défunt, suivi par l'imposant cortège des dignitaires, franchit, pour la dernière fois, le mur d'enceinte de son mausolée. Plus tard, d'autres souverains et quelques grands personnages établiront leur dernière demeure à proximité de la pyramide.

Dès la fin de la Ve dynastie, Téli, Pépi Ier, Mérenrê et Pépi II choisissent de revenir à Saqqarah, boudé durant quelques dizaines d'années par les pharaons mégalomanes de la IVe dynastie, Kheops, Khéphren et Mykérinos.

En dépit du développement de Thèbes et de sa nécropole, Saqqarah ne fut nullement abandonné, et de nombreux princes ou notables continuèrent d'y faire creuser des tombes et d'y élever des monuments funéraires. Parmi ceux-ci figurent en bonne place les caveaux du général Horemheb et celui du chancelier Maya, ministre trésorier du pharaon Toutankhamon, la tombe de Tiya, une soeur de Ramsès II, mais également celle d'une chanteuse de la cour nommée Baket Ornh.

Saqqarah accueillit aussi, dès le règne d'Aménophis III (1417-1370 av. J.C.) les dépouilles de nombreux animaux sacrés, en particulier les corps momifiés des taureaux Apis et de leur mère, pour lesquels les Égyptiens taillèrent dans un seul bloc des sarcophages de granit de 60 à 70 tonnes. Des fouilles récentes, exécutées dans le Serapeum, révélèrent en outre l'existence d'autres galeries, qui ont livré par centaines des milliers de faucons momifiés serrés dans des bandelettes.

Pierre Forni